

S'étant rendu à Paris avec deux compagnons, ses émules, il fut admis au Grand-Séminaire, dont il devint l'un des élèves les plus remarquables. Ses supérieurs l'eurent en grande estime, et le placèrent à la tête des catéchismes paroissiens de St Sulpice. Bientôt s'alluma dans le cœur du séminariste la flamme ardente d'un grand zèle. Une grande pensée s'est emparée de son esprit; il veut se donner à l'enfance, à l'enfance pauvre; à elle il veut consacrer sa fortune, ses talents, sa santé, sa vie entière. La communauté des Frères de Saint-Vincent de Paul le connaît et désire le compter parmi ses membres. Il désire lui-même l'humilité et le dévouement de ces religieux: c'est avec eux qu'il travaillera à l'œuvre si belle des patronages.

Le séminaire le vit partir avec peine; mais les enfants délaissés comptaient un ami, un père de plus. Il devint prêtre. Malgré sa modestie, il se fit bientôt connaître; ses prédications sans recherche étaient fort goûtées. M. de Mun l'appela aux réunions catholiques; et de grands personnages s'y rendaient pour l'entendre. Ce jeune séminariste, humble et timide, ne voulait profiter que pour ses chers protégés, de ces hautes marques de sympathie.

Nous l'avons eu parmi nous, il y a six mois. Mais qui a connu toute l'étendue et la générosité de son sacrifice? Il n'a pas recherché à se produire, preuve d'un mérite réel.

Cependant, que des choses intéressantes il avait à raconter; avec quelle tendresse il parlait de ses enfants de là-bas, de leur dénûment, de leur misère profonde. Il est reparti. Pour la France? Non. Sa chère communauté peut en être chassée, il faut quelque part lui assurer un refuge.

A Manchester, il fonda une maison, destinée à l'œuvre des Patronages; bien des malheureux lui doivent déjà leur bien-être; beaucoup lui devront leur salut, là est l'abbé Piché. Qu'il me pardonne, je ne voulais pas le nommer; c'est donc là que ce prêtre canadien évangélise les orphelins anglais; qu'il leur donne la nourriture et l'instruction, l'amusement et le travail, ces enfants l'aiment et le chérissent, mais surtout ils apprennent de lui à aimer et à servir le bon Dieu.

L'abbé Piché n'était pas encore satisfait; ingénieux dans son zèle, courageux et confiant, il s'est fait journaliste; par ce moyen, sans ostentation, sans vaine gloire, il fait connaître l'œuvre des Patronages, et attire bien des aumônes dans le trésor des pauvres.

The Jesus of Charity, c'est le titre de sa publication mensuelle; elle ne coûte que soixante centimes, et cependant comme elles sont charmantes ces paroles, comme ils sont intéressants ces traits tout embaumés d'une suave charité. Ami lecteur, croyez-moi, lisez ces *Jesus of Charity*, votre temps ne sera pas perdu, faites l'aumône à votre compatriote missionnaire; c'est de l'argent bien employé.

M. Piché pense à son pays; il espère qu'un jour Dieu lui permettra d'implanter ici son œuvre. "Priez pour que je ne moure pas avant d'avoir fait un peu de bien dans ma chère patrie," dit-il dans une lettre toute intime: "quelque fois je me plains au bon Dieu de ce qu'il me fait terriblement attendre, mais j'espère."

Espérons, nous aussi, qu'après avoir affermi son œuvre là-bas, il reviendra parmi nous, cet apôtre, faire

bénéficier nos pauvres et nos malheureux, de l'héroïsme de sa charité.

L'adresse de M. Piché est: 10, Manor Sr. Manchester.—J. E.—*La Minerve*.

CAUSERIE AGRICOLE

LE REBOISEMENT.

Convaincus de l'utilité incontestable du reboisement de nos forêts, plusieurs agronomes canadiens distingués se sont donné mission de porter notre population agricole vers ce mouvement qui pourrait contribuer aussi à la richesse de notre pays et être aux cultivateurs d'un avantage immense à tous les points de vue. Feu M. Louis Levesque, qui fut pendant longtemps membre du Conseil d'agriculture, avait établi une "société forestière" dans ce but; M. J. B. Dupuis, du Village des Auinaies, a rendu de grands services en invitant la Société d'horticulture à favoriser ce mouvement, souscrivant lui-même des prix pour cet objet. L'honorable M. H.-G. Joly s'occupe aussi depuis plusieurs années de cette importante question.

L'accroissement continu de la population, et les progrès irrésistibles de l'industrie, nous imposent le devoir de demander au sol boisé, confié à nos soins, la production la plus rapide, la plus abondante et la mieux appropriée aux conditions économiques du milieu dans lequel nous vivons. C'est ce qu'a compris l'honorable M. Joly, qui travaille à résoudre ce problème important.

Nous publions à ce sujet le travail suivant dû à la plume de l'Hon. M. Joly, emprunté à la *Patrie*, et que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs:

Le voyageur qui arrive d'Europe est toujours déçu, en trouvant si peu de beaux arbres dans nos campagnes. A de rares exceptions près, il ne verra pas d'arbres, pour jeter leur ombre bienfaisante sur nos chemins poudreux et nos pacages des échés où le bétail haletant se couche, à l'abri des clôtures, pour se protéger contre les ardeurs du soleil; pas de verdure pour encadrer nos maisons blanches; bien loin, à l'horizon, une longue ligne, triste et noire, d'arbres négligés, qui ne doivent leur existence qu'à la rigueur des hivers, le colon ayant été obligé, malgré lui, de les épargner; c'est là qu'il prend son bois de chauffage, un objet de première nécessité pour lui, sous un climat comme le nôtre.

Si chaque arpent de terre, ainsi dénudé, rapportait un profit raisonnable au cultivateur, l'on se consolait de la destruction des arbres, en s'inclinant devant la loi inexorable de notre siècle, qui convertit tout en argent. Mais que la proportion de ce terrain cultivé avec profit est faible! Combien y a-t-il, partout, de coins de terre qui ne peuvent être utilisés, qu'en y faisant croître les arbres forestiers. Ceux-ci ne sont pas seulement le plus bel ornement de nos campagnes, ils ne sont pas seulement le produit le plus utile de la nature, donnant le bois de chauffage, de construction, l'ombre, l'abri contre les vents, retenant l'humidité, empêchant les grandes sécheresses, etc., etc.; au point de vue strictement commercial, leur culture est le plus productif et le plus sûr que l'on puisse faire.